

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

LA CIVILISATION PHÉNICIENNE

D'APRÈS LES FOUILLES RÉCENTES

PAR

M. RENÉ DUSSAUD

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance publique annuelle du 19 novembre 1926



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXVI

INSTITUT
1926. — 27 bis.



LA CIVILISATION PHÉNICIENNE

D'APRÈS LES FOUILLES RÉCENTES

PAR

M. RENÉ DUSSAUD

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

Aucun problème historique comme le problème phénicien n'a entraîné d'aussi nombreuses discussions, fondées sur d'aussi ingénieuses hypothèses, radicalement contradictoires. Après avoir accordé aux Phéniciens le mérite de la découverte de tous les arts et de toutes les sciences, après avoir cherché dans la religion phénicienne l'origine de la mythologie grecque, une réaction s'est opérée qui a pris le contrepied de ces hypothèses et l'on a même vu surgir une théorie paradoxale qui nous explique la Phénicie sans les Phéniciens, je veux dire sans les Phéniciens sémites que nous avons coutume de considérer.

Loin de ces vues excessives, deux savants hellénistes

se sont rencontrés sur le terrain phénicien. L'un, M. Victor Bérard, le brillant traducteur et commentateur d'Homère, a renouvelé et complété la démonstration traditionnelle de la grande action des Phéniciens comme propagateurs, en Occident, de la civilisation orientale; l'autre, notre éminent confrère, M. Salomon Reinach, nous a mis en garde contre le mirage oriental.

La solution des questions ainsi soulevées ne peut nous être apportée que par les découvertes archéologiques et c'est pourquoi, depuis trois quarts de siècle, nombre de voyageurs et d'archéologues se sont rendus en Syrie. Je me dispenserai de rappeler leurs noms puisque, tout récemment, ils ont eu la bonne fortune de voir retracer leur carrière par notre confrère de l'Académie française, M. Henry Bordeaux. Je ne m'attacherai qu'aux résultats de ces dernières années, dont on est redevable à l'activité du Service archéologie de Syrie, ainsi qu'au dévouement et à la science des archéologues auxquels l'Académie des Inscriptions n'a pas ménagé son appui.

En remontant la côte phénicienne du sud au nord, nous rencontrons, à la frontière méridionale de la Syrie actuelle, Oumm-el-Awamid où M. Eustache de Lorey a repris les fouilles de Renan sur un site d'époque hellénistique. Dans le voisinage, à Tyr même notamment, M^{me} Denyse le Lasseur a mené deux campagnes archéologiques dont la seconde avec le concours de M. Pupil. Aux environs immédiats de Tyr, le Service des antiquités explore depuis plusieurs années la nécropole de Hanawé. Dès 1913-1914, M. le docteur Contenau, assisté de Macridi bey, a repris à Sidon les travaux de la Mission de

Phénicie que le docteur Gaillardot avait conduits sous la direction de Renan; il les a poursuivis en 1920-1921, atteignant pour la première fois un niveau antérieur à l'époque perse. Les recherches du docteur Contenau ont été continuées sur le site du temple d'Eshmoun, par M. Maurice Dunand, et dans les nécropoles de la région de Kafer-edj-Djarra par M. Guigues.

La Phénicie du nord a moins attiré l'attention des archéologues. Il faut cependant citer les intéressantes fouilles du capitaine de la Bassetière dans la nécropole de Sheikh Zenad, au nord de Tripoli, et la curieuse trouvaille par M. Maurice Dunand, à Amrit, de tout un lot de statues en pierre des VI^e-IV^e siècles avant notre ère.

Mais le champ de fouilles, qui a projeté la plus éclatante lumière sur la civilisation phénicienne, est celui de Byblos. Pour un archéologue, le site de Byblos est incomparable et Renan, lors de sa mission en 1860, ne pouvait manquer d'en sentir tout l'attrait :

Les innombrables fûts de colonnes de marbre et de granit, a-t-il écrit, qui sont épars çà et là; un sol tourmenté et dont chaque coupe laisse voir des couches superposées de débris de tous les âges; un château qui paraît, quand on l'examine pour la première fois, l'œuvre des géants de la primitive antiquité; les légendes qui nous montrent Byblos comme la ville la plus antique du monde; les souvenirs mythologiques de Cinyras, d'Adonis, d'Osiris; les souvenirs plus historiques de la part que prirent les Giblites aux travaux de Salomon; l'importance de Byblos dans la renaissance phénicienne du temps des Antonins; le rôle religieux de premier ordre qu'elle joue à cette époque; l'ouvrage inappréciable de Philon de Byblos (Sanchoniathon) dont cette ville fut le berceau et est encore le commentaire; tout se réunit pour exciter la curiosité et donner l'envie de remuer des décombres qui doivent couvrir tant de secrets.

La courte durée de l'expédition de 1860, la fièvre qui le terrassa en septembre 1861, ne permirent pas à Renan d'explorer complètement les ruines de Byblos. Dans la suite, les fouilles clandestines et l'exploitation du site en carrière aggravèrent encore l'état de dévastation de la ville antique. M. Pierre Montet a eu le grand mérite, en dépit de ces circonstances défavorables, de ne pas douter un instant de la richesse archéologique de l'ancienne Byblos. Accompagnant, en 1919, la mission Huvelin en Syrie, il surprenait ses collègues par son insistance à rechercher, à Byblos même, des monuments égyptiens. Il en découvrit si bien qu'en 1921, sur la proposition de M. Clermont-Ganneau, l'Académie des Inscriptions, prit à sa charge les fouilles de Byblos et, d'accord avec le haut commissaire, aujourd'hui notre confrère, M. le Général Gouraud, elle les confia à M. Pierre Montet.

Cinq campagnes de fouilles, que les autorités du Grand Liban ont facilitées par tous les moyens et dont la dernière a été conduite par M. Maurice Dunand, ont eu pour résultat de nous révéler la haute antiquité de la civilisation phénicienne que nous pouvons suivre maintenant jusqu'au début du troisième millénaire avant notre ère.

Dans l'essentiel, ces découvertes confirment les renseignements que nous ont conservés les auteurs anciens ; elles consolident et elles étendent nos connaissances. Aujourd'hui, on ne peut plus parler des Phéniciens au gré de son imagination.

Nous ne devons pas juger de l'ancien Orient sémitique comme nous le faisons des civilisations occidentales.

L'Orient est dominé par une fixité de traditions, par une permanence des croyances, des rites et des institutions, que nous avons peine à concevoir. Pour n'en citer qu'un exemple, la langue, lorsqu'elle se conserve dans son milieu propre, n'évolue pour ainsi dire pas. L'akkadien, c'est-à-dire la langue assyro-babylonienne, reste à peu près intact pendant trois mille ans, le syriaque pendant un millénaire. L'arabe, dont le plus ancien texte, à nous connu, n'est que du IV^e siècle de notre ère, conserve tous les caractères d'une langue sémitique archaïque.

Ce conservatisme tenace a été nettement mis en évidence chez les Phéniciens par les découvertes de Byblos. La grande déesse de Byblos, la Ba'alat Gebal, emprunte l'attitude et les attributs d'Isis-Hathor dès les premières dynasties égyptiennes et les conserve, sans modification appréciable, jusqu'à la fin de l'époque perse.

Ce conservatisme nous explique que les rapports entre les cultes de Byblos et ceux de l'Égypte, signalés par Plutarque, ne sont pas des combinaisons arbitraires et tardives, mais remontent à une haute antiquité. Les scrupules de certains historiens modernes étaient donc excessifs, quand ils se refusaient à utiliser les récits légendaires ou mythiques hors de leur date de rédaction, ramenant ainsi un fait religieux complexe à un simple problème de critique littéraire.

Ce conservatisme explique encore que les Phéniciens ont pu connaître bien des civilisations différentes, leur emprunter beaucoup, notamment des formes artistiques, sans que leurs conceptions religieuses en aient été modifiées. Ils ne paraissent pas avoir connu une mythologie

très développée, mais ils l'emportaient sur leurs voisins par la forte organisation de leur culte, que n'absorbait pas la personnalité du roi, comme en Égypte, par l'éclat populaire de leurs fêtes qui attiraient les étrangers, par la précision de leur doctrine sacrificielle longtemps maintenue dans son intégrité et sa rigueur, ce qu'atteste la pratique des sacrifices humains à une époque où les autres peuples y avaient renoncé.

Il faut éviter de déclarer Byblos, colonie égyptienne. Dès les premiers temps de l'Ancien Empire et bien avant Tyr et Sidon, Byblos était le grand centre maritime et commercial de la côte syrienne. Les Égyptiens venaient s'y procurer certaines matières premières indispensables à leur industrie. D'abord le bois du Liban nécessaire à leurs grands édifices, à la construction de leur flotte, à la fabrication de leurs innombrables sarcophages. Ils y trouvaient aussi le cuivre apporté à Byblos par les caravanes venues du Caucase, probablement celui que les textes égyptiens désignent comme cuivre d'Asie.

Les influences asiatiques, notamment mésopotamiennes, se combinent à Byblos avec les apports égyptiens et, la prospérité aidant, il se crée une industrie et un art phéniciens. Ici aussi, agira le conservatisme que nous avons signalé, à tel point que la définition de l'art phénicien donnée par le marquis de Vogüé pour le premier millénaire avant notre ère, vaut également pour le deuxième millénaire.

En 1895, Helbig, que vous veniez de nommer associé étranger, lut devant l'Académie un remarquable mémoire tendant à démontrer que l'art dit mycénien n'était qu'un

produit de l'art phénicien. Au cours de la discussion qui suivit, le marquis de Vogüé observa qu'on ne connaissait aucun monument incontestablement phénicien antérieur aux monuments mycéniens et qu'on ne pouvait, dès lors, procéder que par analogie. Il reprit, à cette occasion, en serrant les termes de près, la définition de l'art phénicien. Se fondant sur sa nature hybride et montrant les Phéniciens comme des industriels avisés, des commerçants experts et des ouvriers habiles plutôt que créateurs, il estimait l'art mycénien trop original pour le considérer comme un produit phénicien.

M. de Vogüé avait vu juste. Les objets que MM. Virolleaud et Montet ont retirés des tombes royales de Byblos, et qui remontent à la XII^e dynastie égyptienne, témoignent d'un art phénicien peu original, mais déjà constitué, puisque les égyptologues n'hésitent guère à définir tel objet comme égyptien et tel autre comme phénicien. Les produits locaux se reconnaissent notamment à ce qu'ils utilisent des formes ou des décors empruntés à la Mésopotamie. Rien n'est plus démonstratif, à ce propos, que les harpès trouvées dans les tombes des rois de Byblos et dont M. Pottier, en dépit du décor égyptien, a reconnu le caractère sémitique. Cette arme et le char de guerre ont constitué une supériorité d'armement écrasante pour les Cananéens et les Syriens qui, sous le nom d'Hyksos, ont envahi et dominé la Basse Égypte. Il est caractéristique qu'un des princes Hyksos, installés dans le Delta, porte le nom de « Maître de la harpè ».

De toutes les découvertes de Byblos, témoins égyptiens du troisième millénaire estampillés au nom des

pharaons de l'Ancien Empire, cylindre des premières dynasties couvert de hiéroglyphes mentionnant les dieux de Byblos, ex-voto divers, armes et ustensiles de bronze, placages d'ivoire, scarabées, bijoux d'or ou de bronze, les uns fabriqués à Byblos, les autres importés d'Égypte ou de Mésopotamie, même du Caucase, mobilier de tombes royales, vestiges de sanctuaires, dont nous saisissons les dispositions essentielles grâce au plan dressé par M. Maurice Pillet, céramique de diverses époques, de toutes ces trouvailles, qui remplissent aujourd'hui deux grandes salles du Musée de Beyrouth, la plus importante est celle du sarcophage d'Ahiram, contemporain de Ramsès II, au XIII^e siècle avant notre ère.

Par son imposante construction et les bas-reliefs qui le décorent, ce monument nous révèle, en Phénicie, le remarquable développement de la sculpture sur pierre, qui ne se démentira plus jusqu'à l'époque grecque. Au IX^e siècle avant notre ère, nous retrouvons à Zendjirli, dans la Syrie du nord, le même motif du défunt assis, tenant une fleur de lotus d'une main, une coupe de l'autre et, devant lui, le chambellan chasse-mouche et le serviteur muni de l'essuie-main. L'influence phénicienne est d'autant plus certaine que les dynastes de Zendjirli adoptaient alors la langue et l'écriture phéniciennes pour rédiger leurs textes funéraires.

On peut encore rattacher au sarcophage d'Ahiram la tradition des sarcophages trouvés à Chypre, à Amathonte. Pour ne relever qu'un détail, les bas-côtés de la cuve sont, ici et là, ornés de quatre figures en relation avec les rites funèbres. Amathonte a également fourni le

colosse tenant un lion où le type de Gilgamesh, s'unissant à celui du dieu Bès, nous révèle une main phénicienne.

A l'époque perse, Sidon nous apparaît comme le centre artistique le plus actif de la Phénicie. Bien que résidence du roi de Perse, l'art grec y jouit d'une telle faveur que les formules artistiques phéniciennes cèdent peu à peu devant lui. Le grand nombre de morceaux sculptés en marbre, qui sont sortis du sol sidonien et qu'on y découvre encore, doit nous convaincre que les merveilleux sarcophages en marbre, découverts par Hamdy bey et publiés par notre confrère, M. Théodore Reinach, ont bien été commandés et fabriqués à Sidon.

Le traditionalisme qui, nous l'avons dit, est le trait caractéristique de l'art phénicien, nous permet de voir, dans les pleureuses du célèbre sarcophage connu sous ce nom, le terme des représentations qui ornent les petits côtés du sarcophage d'Ahiram et que nous interprétons comme des pleureuses, dont les unes s'arrachent les cheveux tandis que les autres déchirent leur vêtement.

Le sarcophage d'Ahiram n'est pas moins important par l'inscription phénicienne qui est tracée sur deux de ses faces. Jusqu'alors, la stèle de Mésa, des environs de 842 av. J.-C., constituait le plus ancien témoin de l'écriture sémitique alphabétique. La découverte de M. Montet nous fournit un texte phénicien de quatre siècles plus ancien.

Les formes très spéciales de certaines lettres permettent de reporter au X^e siècle deux autres inscriptions phéniciennes — M. Virolleaud en a communiqué récemment une troisième, — et le contre-coup de ce classement s'est

fait sentir sur l'écriture israélite en permettant d'attribuer à la fin du X^e siècle le plus ancien témoin qui nous en ait été conservé.

L'invention de l'alphabet par les Phéniciens paraît aujourd'hui bien établie. La difficulté de ce qu'on a justement appelé une des plus grandes inventions de l'esprit humain, ne consistait pas dans le choix d'un système de signes, mais dans l'ingéniosité qu'il a fallu déployer pour démêler les sons simples du langage, représentant les diverses articulations consonantiques, autrement dit pour donner à un signe graphique, plus ou moins banal, la valeur d'une lettre.

Il était assez naturel de penser que les Phéniciens avaient tiré leur alphabet de l'écriture égyptienne qu'ils pratiquaient dès le XVIII^e siècle avant notre ère, comme a pu l'établir M. Montet. Dans un mémoire célèbre, Emmanuel de Rougé s'était exercé à démontrer cette origine; mais il n'avait alors à sa disposition que l'alphabet, d'époque perse, du sarcophage d'Eshmounazar. Quand M. Clermont-Ganneau eut découvert, avec la stèle de Mésa, un alphabet phénicien plus ancien, on eut la surprise de constater que les concordances établies par Emmanuel de Rougé étaient moins satisfaisantes. M. Maspero remania alors le tableau comparatif, grâce à la particularité qu'offre l'écriture égyptienne de posséder plusieurs signes pour rendre le même son. Mais voici que le sarcophage d'Ahiram nous permet un nouveau bond de quatre siècles en arrière et, de nouveau, le tableau comparatif est en défaut. Cette fois, il ne s'est plus trouvé personne pour tenter une adaptation nouvelle et il

semble bien que l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien doive être abandonnée. Toutefois, du mémoire d'Emmanuel de Rougé, on retiendra cette règle qu'un tableau comparatif entre deux écritures ne doit pas être établi d'après la simple analogie des formes; il y faut encore la concordance des sons.

Les Phéniciens ne pratiquaient pas seulement l'écriture hiéroglyphique, ils écrivaient encore, tout au moins aux XV^e et XIV^e siècles avant notre ère, avec les caractères de l'écriture cunéiforme. Très rapidement, cependant, ils ont renoncé à ces systèmes compliqués et ont créé leur alphabet de toutes pièces. Il est, en effet, significatif que les lettres phéniciennes archaïques, qui notent des sons voisins, semblent se déduire l'une de l'autre par l'adjonction d'un simple trait. Les exemples sont trop nombreux pour être l'effet du hasard.

Nous avons de l'activité des scribes phéniciens deux témoignages probants. D'abord, la diffusion même de leur alphabet qui, dès la fin du X^e siècle avant notre ère, pénètre, vers l'est, en Israël, dans le nord de la Syrie et bientôt jusqu'en Transjordanie, tandis qu'à l'ouest il se répand dans tout le bassin de la Méditerranée. Ensuite, que l'Égypte exportait en Phénicie des quantités importantes de matériel d'écriture. Parmi les objets qu'au X^e siècle, l'Égyptien Wen-Amon débarque de son navire à Byblos, on mentionne cinq cents rouleaux de papyrus. On ne peut désirer une preuve plus nette du développement que l'écriture avait pris à cette époque en Phénicie.

De cet aperçu rapide, il résulte que les fouilles entre-

prises depuis sept ans ont considérablement étendu notre connaissance de la civilisation phénicienne dans ses multiples manifestations commerciales et industrielles, religieuses et politiques, artistiques et littéraires. Si les traits en sont encore assez peu marqués pendant le troisième millénaire avant notre ère, le développement qu'atteint cette civilisation, dès la XII^e dynastie égyptienne, permet de comprendre le rang exceptionnel qu'elle a tenu au début du premier millénaire et que des autorités aussi indépendantes qu'Homère et Ézéchiel s'accordent à lui donner.
